Zeitschrift: Revue économique franco-suisse

Herausgeber: Chambre de commerce suisse en France

Band: 64 (1984)

Heft: 2

Artikel: Un petit canton de la Suisse centrale, Schwyz, et la grande France : aperçu des relations historiques

Autor: Zanini, Dom Angelo

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-887330

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DOM ANGELO ZANINI

Un petit canton de la Suisse centrale, Schwyz, et la grande France

Aperçu des relations historiques

Aujourd'hui encore, dans les monastères bénédictins, on fait une lecture publique pendant les repas pris en commun. Après quelques extraits de la Sainte Écriture, souvent on y lit un livre historique. C'est ainsi que dernièrement, les moines d'Einsiedeln en Suisse centrale ont pris connaissance du livre de Hans O. Staub « Unbekannter Nachbar Frankreich » (Notre voisine inconnue, la France).

La France inconnue ? L'est-elle dans le pays de Schwyz ? Ne peut-on pas y découvrir des relations réciproques entre une grande puissance de l'Ouest Européen et un canton situé sur l'axe Nord-Sud de l'Europe, participant ainsi plus activement aux événements culturels et économiques du St-Gothard ? Certes oui. Trois parties de Schwyz, le « Vieux Pays », situé au pied des Mythen, le « Schwyz extérieur » des bords du lac de Zurich, et la région d'Einsiedeln placée entre les deux, ont entretenu depuis le XVIe siècle des relations intenses et diverses avec le puissant voisin de la Suisse. Plusieurs faits le prouvent : les Français sont venus à Einsiedeln prier dans ce lieu de pèlerinage et consulter les manuscrits de sa belle bibliothèque ; des milliers de Schwyzois émigrèrent en France pour y gagner leur pain comme mercenaires et remplir en même temps les caisses de l'État ; Schwyz enfin a été lié aux événements importants de l'histoire suisse à la fin du XVIIIe siècle.

Pèlerins de France au pied de la Vierge Noire d'Einsiedeln

Ils sont nombreux les Français qui ont fait l'expérience de Claudel et sont montés spirituellement « des ténèbres de la Marie Noire en bas jusqu'à ce sourire là-haut de la Marie resplendissante » (Poèmes de Claudel).

On trouve la France, sous une forme politique certes différente de la forme actuelle, déjà présente auprès du berceau de l'Abbaye. C'est Strasbourg qui l'a enfantée dans la « Forêt sombre » (c'était le nom du lieu) en 934 par son Prévôt Eberhard, tandis qu'un Chanoine de Strasbourg, Benno, y avait déjà vécu comme ermite après 861. Les Alsaciens sont d'ailleurs restés fidèles jusqu'à nos jours à « leur » monastère et à « leur » sanctuaire marial : on les rencontre souvent en groupes petits ou grands devant Notre-Dame des Ermites. De toute la France, de Paris même, arrivaient les pèlerins, et cela jusqu'aux apparitions de Lourdes en 1858. Prenons l'exemple concret d'une région, la Franche-Comté. Dans les comptes des échevins de Belvoir (Doubs), on trouve chaque année, depuis le commencement du XVIIIe siècle jusqu'à la Révolution, à la colonne des dépenses, la rubrique suivante : « Neuf livres payées à N... pour voyage fait à Notre-Dame des Ermites en l'an de ce compte et y avoir fait célébrer deux messes suivant la coutume des habitants dudit lieu et par leur ordre. « Cet usage très répandu existait encore au commencement du XIXe siècle.

Pendant la Révolution, le zèle des pèlerins d'Einsiedeln ne ralentit pas, et ceux-ci profitaient de leur passage en Suisse pour apporter des lettres et des secours à leurs pasteurs déportés ou émigrés. On comprend alors pourquoi le gouvernement révolutionnaire de France interdit le pèlerinage à Notre-Dame des Ermites, menaçant les contrevenants des mêmes peines que celles qui frappaient les émigrants.

Entre le 1er octobre 1792 et le 1er janvier 1794, 1 118 prêtres réfugiés séjournèrent à Einsiedeln pour un temps plus ou moins long. A la fête du Rosaire en 1797, plus de 400 prêtres prirent part à la procession. A la fin novembre de la même année, la France exigea le renvoi de tous les émigrés. L'Abbé d'alors, Beat Küttel, obtint que seuls les émigrés âgés ou infirmes puissent rester.

Les « Grands » de ce monde prirent aussi le chemin d'Einsiedeln : ainsi Napoléon III qui fit cadeau d'un grand lustre pour l'église abbatiale.

Après la deuxième guerre mondiale, deux écrivains français ont été fascinés, malgré le froid, par la somptuosité baroque de l'église et du monastère. Paul Claudel, dans son style plein de lyrisme,

écrit dans son journal, le 1er janvier 1946 : « Voyage à Einsiedeln... Prodigieuse grotte paradisiaque, un bouquet architectural, un paradis d'or, d'imagination et de couleur. De l'or qui retombe sur nous en concavités bleues et roses... Repas au réfectoire. Tout est couvert de neige ».

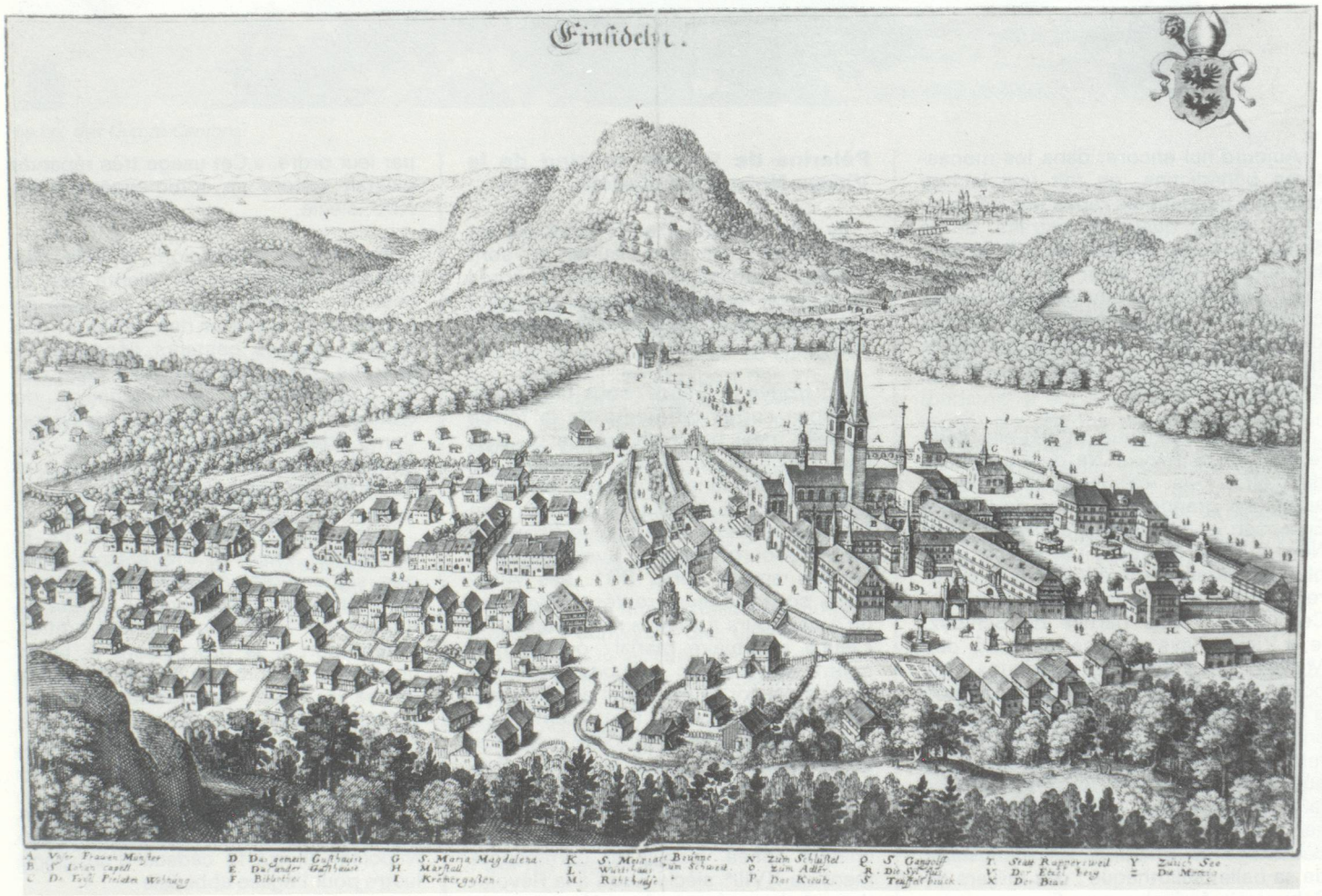
Julien Green, lui, nous confie, le 23 avril 1974, avec un sourire amical teinté d'ironie : « Hier, dimanche, lever tous à 6 heures pour aller à Einsiedeln entendre la messe dans cette abbatiale prodigieusement dorée et ornée, mais glaciale. Il n'y avait pour tout chauffage que la ferveur des fidèles ; ça ne suffisait pas. Nous étions heureux malgré tout. On nous a gardés à déjeuner dans le très beau réfectoire. Les moines dans leur robe noire, debout derrière les tables pendant les prières, comme dans un tableau de Zurbaran ».

A la recherche des manuscrits

Dans le domaine des échanges culturels entre Einsiedeln et la France, nous trouvons, comme exemple significatif, aux XVIIe et XVIIIe siècles, Jean Mabillon, si respecté des révolutionnaires français et si représentatif d'un jugement souvent entendu en France : c'est un travail de bénédictin. Mabillon, moine de St-Germain-des-Prés (Paris), fut le fondateur de la science des chartes et de la paléographie. En 1683, il entreprit un voyage en Suisse à la demande et aux frais du ministre Colbert. Il confia ses impressions dans son « Iter Germanicum » : « Dans la bibliothèque se trouvent de nombreux manuscrits précieux. Nous en avons examiné un grand nombre pour les utiliser ensuite dans nos travaux. » Mabillon s'intéresse surtout aux « Inscriptiones Romanae » à cause des descriptions fidèles de chaque quartier de la ville de Rome, de tous les bâtiments, le tout dans un manuscrit du IXe siècle.

C'est précisément dans cette bibliothèque d'Einsiedeln que l'on tient à disposition, aujourd'hui encore, à côté des éditions critiques de la Congrégation bénédictine de St-Maur, des œuvres des Pères de l'Église, les œuvres complètes de Rousseau (36 volumes, Londres 1786), et la première édition de la Henriade de Voltaire (Londres 1728), jusqu'aux magnifiques volumes de La Pléïade. N'est-ce pas un témoignage vivant de l'ouverture d'un monastère de langue allemande à la culture française ? Alors comment s'étonner d'y trouver aussi les œuvres des grands théologiens français contemporains, comme De Lubac, Daniélou ?

Peut-on parler aussi d'un attitude critique en face du monde intellectuel



Einsiedeln au XVIIe siècle (Merian, env. 1630).

Dom Jean Mabillon.

français ? Lors de la période des « Lumières », on perçoit une ouverture prudente aux idées nouvelles, surtout dans le domaine de la pédagogie. L'Abbé Conrad Tanner écrit, en 1787, dans son livre « Pensées patriotiques sur la bonne éducation possible dans la démocratie suisse » : « Tout le monde parle aujourd'hui de la nouvelle philosophie des Lumières ; si nous cherchons auprès de nombreuses personnes en quoi elle consiste vraiment, on voit nettement l'embarras où l'on est de la définir exactement. Elle ne se réduit certes pas à la liberté de la pensée, quel qu'en soit l'objet, ni à la liberté de la parole, ni à celle de l'action, ni même à celle de l'écriture ; ce serait là reproduire une erreur déjà soutenue autrefois. Nous devons chercher ces « Lumières » dans quelque chose de plus profond et de plus utile. L'essence de cette philosophie est dans l'amélioration sensible des écoles, dans les excellentes maisons d'éducation que l'on institue partout avec beaucoup de zèles. » Dans ce livre de l'Abbé Tanner, il est question expressément d'une école professionnelle où l'on enseigne l'agriculture, les cultures, l'élevage, le commerce, l'industrie ; il recommande l'étude des langues : l'italien, le français ; il revendique un esprit d'initiative : « un commerçant, dit-il, a parfois une seule ressource, c'est de développer son commerce, de découvrir de nouveaux chemins. »

Au service des Rois de France

Pour les cantons suisses de montagne, de 1400 à 1800, le service mercenaire était une nécessité vitale. Le canton de Schwyz était aussi surpeuplé et ne pouvait pas nourrir ses habitants. R. Kistler, dans son livre « Die wirtschaftliche Entwicklung des Kantons Schwyz », affirme que quelquefois la moitié au moins des hommes adultes et capables de gagner leur vie étaient engagés dans le service mercenaire ; il donne pour les années 1734-1749, pour une population de 26-27 000 âmes, le nombre de 3 à 5 000 mercenaires.

Les premiers enrôlements pour les rois de France commencèrent, dans le canton de Schwyz, en 1480, avec l'assentiment de la Diète. C'est ainsi que 800 Schwyzois s'engagèrent en Italie en 1494 au service de Charles VIII.

Lors de la courte période où s'exerça la politique de grande puissance chez les Confédérés, quand les Schwyzois descendirent dans la plaine du Pô pour aider le Pape Jules II contre la France, ils ne furent pas les moins ardents. C'est pour cela qu'ils reçurent du Pape la bannière dite de Jules II conservée aux archives de l'État de Schwyz. La défaite de Marignan en 1515 rappelle le douloureux grand sacrifice sanglant que cette politique avait exigé ; l'annuaire de la paroisse de Schwyz garde les noms de 178 morts. Ce tribut du sang menaça plus d'une fois, dans les siècles postérieurs, d'anéantir des familles entières. Il y eut sans doute la « Paix perpétuelle » avec François Ier en 1516 qui servit de base pour tous les autres accords relatifs à la solde jusqu'à la révolution française.

Lors des guerres de religion en France, de nombreux Schwyzois combattirent sous le colonel Dietrich Inderhalden et ensuite sous Rodolphe de Reding. Un représentant de la famille de Reding apparaît aussi dans la grande ambassade auprès du roi Louis XIV et lors du renouvellement de l'alliance de 1663. Au XVIIIe siècle, on trouve plus que jamais des Schwyzois au service des Bourbons, non seulement en France, mais aussi en Espagne et dans le royaume des Deux-Siciles. Dans les années 1763-64, à cause de la réforme militaire en France, la question du mercenariat dégénéra en une crise grave entre la France et les familles dirigeantes de Schwyz, qui fournissaient les officiers. Kistler écrit : « Jusqu'alors, le capitaine était le recruteur, le chef, le propriétaire, et comme tel devait payer la solde à la compagnie. Du fait des nouvelles dispositions, il fut éliminé en tant qu'organisateur autonome et exposé à tous les risques. Comme Schwyz ne voulut pas se soumettre à la réforme, les Schwyzois au service de la couronne de France furent congédiés et renvoyés au pays ; les pensions furent supprimées et les livraisons du sel de Bourgogne suspendues. Le général Nazar de Reding, dont la famille avait fourni, pendant plus de 200 ans, le plus grand nombre des officiers pour les services français et plus tard aussi pour les services espagnols, dut « expier » le mécontentement du peuple qui s'était senti dupé, en payant une amende de 40 000 florins. »

Mais il n'y eut pas que des ombres dans ce service mercenaire ; les lumières luisent aussi : c'était la possibilité de connaître des pays étrangers ; les officiers cultivaient des contacts amicaux et culturels ; les maisons des maîtres de Schwyz reflétaient la civilisation de l'habitat des cours princières européennes ; dans la maison des Reding, on parlait français au XVIIIe siècle ; enfin c'était pour les hommes de la troupe, l'occasion d'une promotion à l'étranger et au pays.

L'indépendance avant tout

Mais hélas arrivèrent les tristes années de la fin du XVIIIe siècle : l'invasion et la famine. Les Schwyzois opposèrent une courageuse résistance aux troupes françaises qui conquirent le pays en 1798, et aujourd'hui encore, ils en sont fiers. S'ils avaient vu dans le mercenariat une occasion de gains, en 1798, ils sentirent qu'il s'agissait de l'indépendance de leur patrie. Ils refusèrent la Constitution helvétique nouvellement discutée ; dans une attaque héroïque à Rothenthurm, ils contraignirent les Français à la fuite. En été et en automne 1799, les troupes russes et autrichiennes furent stoppées à Schwyz par les Français ; Schwyz dut accepter l'occupation et le pillage pour une période heureusement assez courte. Grâce à la médiation de Napoléon, le canton de Schwyz fut rétabli dans son ancien cadre. Les derniers Schwyzois moururent sur le Berezina avec d'autres Confédérés.

•

On a pu se demander si la France était un voisin inconnu pour la Suisse actuelle ; elle ne l'était certes pas pour le petit canton de Schwyz pendant des siècles.